PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA

VIE POSTHUME

4e ANNÉE. — N° 11. Mai 1889.

SOMMAIRE

Nécessité d'une Nouvelle Orientation Philosophique (1)

Le progrès philosophique est au progrès social de l'humanité ce que le progrès intellectuel et moral de l'homme est à son progrès corporel. Il est dans l'ordre naturel des choses que l'effort philosophique doit précéder l'effort social, de même que l'effort intellectuel doit précéder l'effort corporel. C'est l'intelligence qui conçoit et ordonne l'hygiène du corps humain ; c'est la philosophie qui doit, elle aussi, concevoir et ordonner les règles de cette autre hygiène morale qui a nom conscience, afin de préparer la future harmonie du corps social. Ce qui fit la grandeur et la force de notre immortelle Révolution, c'est que les grands principes de justice et d'égalité qu'elle proclama étaient déjà, grâce aux lumières de la philosophie, profondément enracinés dans les consciences. Les faits à réaliser avaient déjà reçu leur sanction morale ; il ne s'agissait plus que de mettre en pratique ce qui, théoriquement, était reconnu et admis. C'est pourquoi l'œuvre de la Révolution fut si féconde, et pourquoi, malgré les tâtonnements inévitables du début, le nouvel ordre social sut conquérir aussi vite un si grand nombre de sympathies et inspirer de si admirables dévouements. Aujourd'hui, que de plus en plus se fait sentir la nécessité d'achever ce que commencèrent nos pères de 89, on est en droit de se demander sur quelles nouvelles bases, au nom de quels principes nouveaux, sera

(1) Voir numéros Mars et Avril.

édifiée la nouvelle organisation sociale. Et quand on voit le flot montant du néantisme, avec ses conséquences obligées, qui sont l'amour exclusif de la personnalité et le libre débordement de toutes les passions, envahir de plus en plus notre société, on ne peut s'empêcher de tourner ses regards vers la philosophie, et de lui demander cette sanction morale, ces bases équitables qui seules sont susceptibles d'étayer et de soutenir durablement l'édifice social.

Depuis un siècle un immense progrès s'est accompli ; ce qui chez nos pères n'était encore qu'à l'état d'aspiration lointaine, nous le comprenons et l'apercevons distinctement aujourd'hui. A mesure que disparaissent l'ignorance et les préjugés, de nouvelles aspirations vers de nouveaux progrès naissent et grandissent. L'homme se sentant plus conscient et plus libre, regarde autour de lui et se demande pourquoi d'un côté le superflu est accordé à quelques rares privilégiés pendant que l'immense majorité manque du nécessaire ? Il veut connaître la cause équitable de cette inégalité et les cherche vainement. Là où il est prêt à s'incliner devant la justice, on lui montre la faveur ; là où il ne demande qu'à respecter la véritable supériorité et à se laisser guider par elle, il ne voit le plus souvent qu'un charlatanisme éhonté s'efforçant de lui ravir arbitrairement sa liberté et de devenir le maître de ses destinées. Tel est l'état actuel de notre société : En haut, l'inutilité, l'aveuglement et le vice ; en bas, la revendication sociale qui monte toujours, mais qui sans sanction morale, sans principe pour la guider, menace de ne laisser subsister que des ruines après la formidable poussée qu'elle est sur le point d'accomplir. C'est sur les causes mêmes et non sur les effets qu'il importe d'agir. Tant que les causes subsistent les effets se renouvellent ; et ce ne sont certes pas la peur de l'enfer et la crainte du gendarme — l'histoire est là pour le démontrer — qui ont la puissance de refouler dans les consciences, et d'empêcher de se manifester, au moment voulu, ces grandes aspirations qui portent les peuples vers l'harmonie. Ces causes, ce n'est ni par une organisation politique plus ou moins perfectionnée, ni par un système religieux plus ou moins échafaudé à force de sophismes et d'obscurités voulues, que l'on peut espérer de les détruire. Elles ont leurs racines dans la conscience même. C'est donc sur les consciences qu'il faut agir ; et c'est là que nous voyons se dessiner le rôle important que la philosophie est appelée à jouer dans l'ordre social. « Mais qu'elle « se hâte et prenne garde, quand la digue est rompue la vague s'élance « mugissante et impétueuse, brisant irrésistiblement tout ce qui tente « vainement de s'opposer à son passage. Et l'humanité est là qui gronde « sourdement ; ses colères sont parfois terribles ; le vieux lutteur se

« relèvera un jour plus fort et plus puissant que jamais ; et qui sait si « dans un moment d'aveugle fureur, il ne renversera pas tout d'un « coup — confondant dans une même réprobation les vérités et les « erreurs — l'échafaudage des certitudes péniblement acquises pen- « dant 18 siècles d'efforts et de conquêtes ? »

Ces paroles, que nous empruntons à l'admirable langage familier à l'Esprit Jean, nous paraissent empreintes d'un réel caractère de prophétie. Elles révèlent en tout cas, chez son auteur, une profonde connaissance de la nature humaine, et nous font bien voir de quelle importance serait, dans notre société de plus en plus sceptique, une croyance à la fois saine et fortifiante, donnant pleinement satisfaction aux légitimes aspirations de la conscience. Ces aspirations, nous les connaissons. Pourquoi ne chercherions-nous pas à les satisfaire ? Pourquoi la philosophie, s'inspirant désormais de principes plus larges, plus libéraux, ne reprendrait-elle pas son rôle d'éclaireur de l'humanité, et, se débarrassant enfin de l'esprit étroit de dogmatisme, ne se placerait-elle pas hardiment à l'avant-garde des idées nouvelles ?

L'humanité a besoin d'être encouragée et soutenue dans son ascension progressive ; il faut un but à la vie, un objectif au progrès. Il ne suffit pas d'affirmer que le Bien s'impose, il faut aussi prouver pourquoi il s'impose. Certes il est indispensable de proclamer l'éternelle durée de l'être pensant ; mais il faut surtout rendre cette éternité possible et acceptable par la raison. Devant le problème de la tombe, l'homme veut plus qu'une croyance, il demande une certitude ; car, de cette certitude, doit dépendre pour lui la règle de ses actions. Si tout meurt avec notre corps, disent les sceptiques, et ils sont logiques en parlant ainsi, si notre existence n'est qu'éphémère, si une minute suffit pour détruire à jamais notre personnalité, à quoi bon le progrès, à quoi bon les luttes pour s'élever et s'instruire ? Demain peut-être nous ne serons plus ; aujourd'hui est à nous, sachons en profiter et ne pas délaisser les joies fugitives, mais certaines, du présent, pour la perspective lointaine et hypothétique d'un bonheur à venir. Mais que cet avenir devienne pour l'homme une certitude ; qu'il puisse être assuré que le travail d'aujourd'hui doit porter ses fruits de demain, et ceux-là même qui ne cherchaient que l'assouvissement de leurs passions, que la satisfaction égoïste de leur personnalité, comprendront alors qu'il est un autre but à la vie, et que les victoires que l'on remporte sur soi-même sont encore les plus fécondes en résultats heureux. Ils comprendront, les assoiffés de bonheur, que le bonheur ne s'acquiert que par de patients efforts ; ils sauront, les déshérités de l'ordre social, que cette aspiration vers la justice, que de plus en plus ils sentent grandir en eux,

est basée sur des principes naturels pleins d'équité, qui accordent à chacun le droit de revendiquer sa part de bien-être, et imposent à tous le devoir de ne plus en faire l'injuste privilège de quelques favorisés du sort.

Et la Révolution s'accomplira alors pacifique et féconde, marquant pour l'humanité une étape de plus vers l'harmonie.

(A suivre). E. LEBAY

LETTRE DU Dr L. CHARROPPIN

XIV

BIEN CHER AMI,

Nous avons lu avec intérêt les « Origines et les Fins ». Il n'y a pas là, à proprement parler, un livre, ce sont des idées sans développement; mais ce sont des idées, et tout ce qui parle à l'âme, tout ce qui nous fait penser et rêver nous séduit et nous attire. Il ne faut point s'arrêter à des obscurités inévitables quand on aborde de pareils sujets : tels que l'infini, le secret de la vie et de nos destinées. Nous aurons probablement bien des échelons à gravir sur cette mystérieuse et symbolique échelle de Jacob, avant de voir clair dans ces profondeurs. Mais si nous ne pouvons en saisir la lumière, nous en sentons du moins la chaleur. C'est qu'il est au fond de nous, dit M. Renan, comme une fontaine des fées, une fontaine claire, verte et profonde où se reflète l'infini.

Laissons-nous donc aller à ces élans qui tendent à élargir le cercle de cette existence et à lui faire entrevoir des clartés nouvelles.

Au moment où nous nous disposons à célébrer les fêtes du Centenaire, j'ai jugé opportun de faire quelques réflexions sur un des précurseurs de cette grande époque, J.-J. Rousseau, qui fut l'apôtre de la démocratie française. Cet écrivain a été et est encore une de nos ferventes admirations. C'est chez lui que nous avons puisé ce sentiment religieux, cette soif d'idéal qui nous a rendus accessibles aux clartés du spiritisme.

La littérature du XVIIIme siècle est unique dans l'histoire. Ce n'est plus un amusement d'oisifs, c'est une force redoutable destinée à lancer dans le monde les dogmes de la foi nouvelle et à tracer le programme de la Révolution. Philosophie, Nature, Raison, Justice. Voilà les mots qui reparaissent sans cesse sous la plume des écrivains de cette époque. Aussi, ce ne sont pas des réformes de détails que demanderont les membres de la Constituante, ils s'attacheront avant tout

à proclamer les droits de l'homme et à poser des principes absolus et universels. Métaphysique, dira-t-on, mais cette métaphysique a été l'âme même de la Révolution.

La France, ce jour-là, a rayonné sur le monde et appelé tous les peuples à des destinées nouvelles, D'autres révolutions ont été plus politiques, mais où est cette large et féconde ouverture du cœur ? C'est chez nous qu'elle se trouve. L'œuvre de la Révolution, malgré les écarts inévitables à tout brusque changement, a été légitime et bienfaisante. C'est elle qui nous a faits ce que nous sommes, c'est d'elle qu'est sorti tout ce qui s'est fait et tout ce qui se fera de grand dans nos institutions politiques et sociales. C'est donc un devoir de justice et un acte de reconnaissance de s'en souvenir et de rappeler la mémoire de ceux qui l'ont préparée.

Quelle forte et puissante intuition de l'avenir chez ces précurseurs de 89, et quelles traditions ils nous ont laissées ! Elles seront la gloire éternelle de la France ! On nous entretenait dans notre enfance, avec la soi-disant histoire sainte, des prophètes de la Judée, et nos éducateurs, ainsi retranchés dans un passé sans vie, désormais incapable de rien allumer dans nos cœurs, oubliaient de nous parler des prophètes de la France, de ces penseurs du XVIIIe siècle, qui sentirent les craquements du vieux monde et pressentirent l'ordre nouveau.

« Vous vous fiez, disait Rousseau dans son Emile, à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables et qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfants. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet. Les coups du sort sont-ils si rares que vous puissiez compter en être exempt ? Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions. Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors ? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire. Il n'y a de caractères ineffaçables que ceux qu'imprime la nature, et la nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands seigneurs. Que fera donc, dans la bassesse, ce satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera dans la pauvreté, ce publicain qui ne sait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce fastueux imbécile qui ne sait point user de lui-même, et ne met son être que dans ce qui est étranger à lui ? Heureux celui qui sait quitter alors l'état qui le quitte et rester homme en dépit du sort ! L'homme et le citoyen, quel qu'il soit, n'a d'autre bien à mettre dans la société que lui-même ; tous les autres biens y sont malgré lui ; et quand un homme est riche, ou il ne jouit pas de sa richesse ou le public en jouit aussi. Dans le premier cas il vole aux autres ce dont il se prive, et dans le second il ne leur donne rien. Ainsi la dette sociale lui reste toute entière tant qu'il ne paye que de son bien. Mais son père en le

gagnant a servi la société... soit, il a payé sa dette, mais non pas la vôtre' Vous devez plus aux autres que si vous fussiez né sans bien, puisque vous êtes né favorisé. Il n'est point juste, que ce qu'un homme a fait pour la société, en décharge un autre de ce qu'il lui doit, car chacun se devant tout entier, ne peut payer que pour lui, et nul père ne peut transmettre à son fils le droit d'être inutile à ses semblables. »

Quel sentiment profond des devoirs de l'homme et de sa dignité, dans cette page de Rousseau ! Son objectif, son unique objectif, c'est l'homme. L'éducation ne doit pas avoir d'autre but ; mais pour y arriver, il importe de constituer solidement la famille et de faire autre chose du mariage qu'un contrat, une association d'intérêts matériels. Pour une pareille éducation il faut l'action concordante des époux, unis dans une foi commune. Sans cela la famille manque de cohésion et les enfants, tiraillés en sens divers, sont privés de direction et s'en vont au hasard des circonstances de la vie. C'est donc au foyer domestique qu'il faut en revenir comme à la source d'où tout émane. Les divisions qui règnent au dehors ne sont que le reflet et l'image de celles qui règnent au dedans ; après l'action vivifiante et féconde de la famille, je ne connais rien de mieux pour compléter l'homme que la haute culture littéraire. Dans notre siècle de positivisme, où l'on a créé l'enseignement spécial, les traditions de ce haut enseignement semblent s'affaiblir. *Humaniores litteræ*, disaient les anciens. Belle définition et qu'on ne paraît plus comprendre aujourd'hui, où avec nos idées utilitaires, on n'est préoccupé que des conséquences pratiques de tout enseignement. Nous souhaiterions voir de nouvelles méthodes plus expéditives appliquées à l'étude du grec et du latin, mais nous verrions avec un regret profond la disparition des humanités sans lesquelles il ne saurait y avoir de forte et solide instruction.

« Il faut, disait Paul Bert, que le culte du beau, que le respect du non utile, que l'amour de l'idéal imprègnent fortement les jeunes esprits. Or, à ce résultat nécessaire peut seul conduire une haute culture littéraire. L'étude des lettres seule peut donner à la pensée ce désintéressement sublime qui fait apprendre, réfléchir, s'émouvoir pour la pure satisfaction de voir, de comprendre, de jouir ou de pleurer. Elle seule amènera l'esprit à cette hauteur d'où il embrasse les horizons de la science elle-même et peut en admirer l'étendue sans limites. Elle seule lui montrera que ce qu'il y a de grand dans la science, ce ne sont pas les résultats matériels, mais la preuve qu'elle donne de la puissance de la pensée humaine, que racontent aujourd'hui — pour prendre l'expression Biblique — et la terre et les cieux. Fournissons par la science la substance même de l'enseignement. Par les lettres, élevons-le en lui montrant son but, et n'oublions pas que c'est une loi morale comme une loi mécanique, qu'il faut viser haut pour porter loin ».

Écartons de nous les préoccupations prématurées de la pratique et ne craignons pas d'y rendre les élèves incapables lorsqu'ils entreront dans la vie publique. Non, « ils seront, selon l'expression de Mon-« taigne, comme ces philosophes grands en science..... qui, si quel-« quefois on les a mis à la preuve de l'action, on les a vus voler d'une « aisle si haute qu'il paraissait bien leur cœur et leur âme s'estre « merveilleusement grossies et enrichies par l'intelligence des choses. »

La faculté maîtresse de Rousseau fut l'imagination, il lui dut les joies mais aussi les tristesses de sa vie. De bonne heure la rêverie l'attira et le conquit. Il pouvait dire comme le Werther de Gœthe : Je rentre en moi-même et j'y trouve un monde. Ce monde qu'il cherchait, c'était l'idéal, l'idéal sous toutes ses formes. Toutes les âmes sensibles et tendres se sont abreuvées à cette source de chaleur et de vie : Mme Roland, Bernardin de Saint-Pierre, Mme de Staël, Châteaubriand, Georges Sand, etc.

« Rousseau, dit Amiel, est un ancêtre en tout : il a créé le voyage à pied avant Topffer, la rêverie avant René, la botanique littéraire avant Georges Sand, le culte de la nature avant Bernardin de Saint-Pierre, la théorie démocratique avant la révolution de 1789, la discussion politique et la discussion théologique avant Mirabeau et Renan, la pédagogie avant Pestalozzi, la peinture des Alpes avant de Saussure. En somme, on peut dire que rien de Rousseau ne s'est perdu et que personne n'a influé plus que lui sur la Révolution française et sur les écrivains les plus marquants de notre XIXe siècle. »

Des hommes qui ont une telle portée et un tel lendemain ne méritent pas d'être oubliés.

A toutes les époques de sa vie, Rousseau a été un homme de foi. Il déclare lui-même que le doute, cette condition première de toute investigation philosophique, lui est impossible. C'est un état anormal et contre nature. Il a besoin de croire et il veut croire :

« Arrière ces prétendus dépositaires de la vérité ! Si elle existe, je dois posséder en moi les moyens de la découvrir. Consultons la lumière intérieure, la conscience. Elle m'en apprendra plus en quelques minutes que tous les métaphysiciens du monde. Qu'ai-je besoin de sillogismes pour me démontrer à moi-même des vérités que je sens ? »

Pascal avait dit : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connait pas. » Ce sont justement celles de Rousseau.

Dans cette lutte formidable du XVIIIe siècle contre l'ancien monde, alors que les philosophes dans leur réaction bien légitime contre un passé abhorré, contre un Dieu absurde, qui avait été le suppôt de tous les despotismes, se disposaient à sacrifier les instincts mystérieux de

notre nature, les besoins et les aspirations du cœur, Rousseau s'en proclame le défenseur, mettant en pratique l'admirable mot de Voltaire : « Je ne veux pas être philosophe, je veux être homme. »

Quand on lit Rousseau, il importe de ne pas trop s'attacher à la lettre. Ainsi, son vicaire Savoyard fait la guerre à la philosophie. Mais ce n'est point à cette philosophie éternelle, *perennis quædam philosophia*, dont parle Leibnitz, mais à la philosophie de son temps, cette philosophie matérialiste d'Holbach et d'Helvétius. Un des amis de Rousseau, Moulton, oublieux des croyances qui l'avaient jusque là soutenu et fortifié, se laissait aller au courant de cette philosophie. Le cœur de Rousseau s'en émeut et dans une lettre où se révèlent toute la fermeté de ses convictions et sa tendresse pour son ami, il essaie de l'arrêter sur la pente qui l'entraîne :

« J'ai vu, mon ami, dans quelques-unes de vos lettres, notamment dans la dernière, que le torrent de la mode vous gagne et que vous commencez à vaciller dans des sentiments où je vous croyais inébranlable. Ah ! cher ami, comment avez-vous fait ? Vous en qui j'ai toujours cru voir un cœur si sain, une âme si forte, cessez-vous donc d'être content de vous-même, et le témoin secret de vos sentiments commencerait-il à vous devenir importun ? Je sais que la foi n'est pas indispensable, que l'incrédulité sincère n'est point un crime, et qu'on sera jugé sur ce qu'on aura fait et non sur ce qu'on aura cru. Mais prenez garde : je vous conjure d'être bien de bonne foi avec vous-même, car il est très différent de n'avoir pas cru, ou de n'avoir pas voulu croire ; et je puis concevoir comment celui qui n'a jamais cru, ne croira jamais ; mais non comment celui qui a cru peut cesser de croire. Encore un coup, ce que je vous demande n'est pas tant la foi que la bonne foi. Voulez-vous rejeter l'intelligence universelle ? Les causes finales vous crèvent les yeux. Voulez-vous étouffer l'instinct moral ? La voix interne s'élève dans votre cœur, y foudroie les petits arguments à la mode, et vous crie qu'il n'est pas vrai que l'honnête homme et le scélérat, le vice et la vertu ne soient rien ; car vous êtes trop bon raisonneur pour ne pas voir à l'instant, qu'en rejetant la cause première et faisant tout avec la matière et le mouvement, on ôte toute moralité de la vie humaine. Eh ! quoi, mon Dieu, le juste infortuné, en proie à tous les maux de cette vie, sans en excepter même l'opprobre et le déshonneur, n'aurait nul dédommagement à attendre après elle, et mourrait en bête après avoir vécu en Dieu ? Non, non, Moulton ; Jésus, que ce siècle a méconnu, parce qu'il est indigne de le connaître, Jésus, qui mourut pour avoir voulu faire un peuple illustre et vertueux de ses vils compatriotes, le sublime Jésus ne mourut point tout entier sur la croix. Et moi qui ne suis qu'un chétif homme, plein de faiblesse, mais qui me sens un cœur dont un sentiment coupable n'approcha jamais. C'en est assez pour qu'en sentant approcher la dissolution de mon corps, je sente en même temps la certitude de vivre.

La nature entière m'en est garante. Elle n'est pas contradictoire avec elle-même ; j'y vois régner un ordre physique admirable et qui ne se dément jamais. L'ordre moral y doit correspondre. Il fut pourtant renversé pour moi durant ma vie ; il va donc commencer à ma mort. Pardon, mon ami, je sens que je rabâche ; mais mon cœur, plein pour moi, d'espoir et de confiance, et pour vous, d'intérêt et d'attachement, ne pouvait se refuser à ce court épanchement. »

Cette psychologie et cette métaphysique de Rousseau ne sont pas d'une analyse bien rigoureuse, et nos spéculatifs d'aujourd'hui y trouveraient à répondre. Mais si le langage a vieilli, on y trouve du moins cet élan, cette flamme intérieure, cette chaleur communicative qui donnent l'assaut au cœur.

Le service que J.-J. Rousseau a rendu et continue de rendre à l'humanité, c'est d'avoir sécularisé le sentiment religieux. Il n'a porté d'atteinte directe qu'au sacerdoce. Il s'est attaché à réduire le nombre et à restreindre l'autorité des intermédiaires qui se plaçaient entre Dieu et l'homme. Il a été le plus fervent et le plus éloquent apôtre de la religion intérieure. En ce sens nous devons considérer Rousseau comme l'introducteur, comme le prédécesseur de Channing.

L'unitarisme est en germe, et plus qu'en germe, il est déjà presque formulé dans la profession de foi du Vicaire Savoyard. Si la question religieuse est la plus importante de notre temps (et c'est, je crois, l'opinion des hommes sérieux), peu d'écrivains sont plus dignes d'attention et de sympathie que Rousseau. Lui seul a bien vu que la polémique ardente n'agissait qu'à très courte distance et ne comportait, pour être tolérable, qu'une médiocre durée. Il a compris que devant le cœur de chacun de nous, transformé en un temple, en un autel sacré, les nécessités et les hiérarchies pontificales s'évanouissaient. Enfin, il a établi jusqu'à l'évidence que la voie la plus logique qui nous fut ouverte vers Dieu, — en dehors du médiateur, — c'était la prière immédiate.

Nous avons vu en 1878, lors du centenaire de Voltaire et de Rousseau, les Conseillers municipaux de la ville de Paris déclarer magistralement que Rousseau était de beaucoup inférieur à Voltaire. C'était, à notre avis, un manque de sens critique et historique. Ces grands hommes représentent les deux pôles de la nature humaine : Raison et Sentiment. Chacun par conséquent a sa note particulière dans le grand concert du XVIIIme siècle qui aboutit à 89. Le Dictionnaire philosophique et l'Emile se rejoignent et se complètent.

Voici ce que disait à ce sujet le cher et regretté P. Jonain : « Nous avons le goût, le besoin et l'habitude de la religion raisonnable : c'est à Voltaire que nous devons ce bienfait. Nous avons la pratique, l'intel-

ligence et l'amour de la raison religieuse : nous en sommes redevables à Rousseau. »

Au milieu des fêtes du Centenaire, enveloppons-nous de leur souvenir, unissons-le à celui de leurs vaillants compagnons d'armes et de tous ces héros de la Révolution, qui travaillèrent à l'œuvre de notre affranchissement. Soyons-leur reconnaissants de ce qu'ils ont fait pour nous, et disons en terminant avec Michelet : Ils agirent, ces héros, à nous de les imiter et de les suivre, à nous de retrouver leur âme, leur magnanime cœur dont tous les temps se nourriront.

D[r] L. CHARROPPIN.

ANNIVERSAIRE ET CONGRÈS

Les spirites de la Capitale qui, depuis bien des années, à l'occasion du jour anniversaire de la mort d'Allan Kardec, se donnaient rendez-vous au Père Lachaise, les uns pour la date fixe du 31 mars, les autres pour le dimanche le plus rapproché, ont dû, cette année-ci, à une circonstance heureuse et fortuite — le 31 mars s'étant rencontré un dimanche — de voir leurs rangs se confondre et les cœurs se rapprocher. Et ce qui ajoutait encore à la solennité, c'est l'approche du Congrès du Centenaire dont, plus ou moins, tous les discours semblent s'être inspirés. On peut en effet remarquer qu'un souffle nouveau, tout plein d'heureux présages, les vivifie, et les distingue singulièrement, comme note d'ensemble, de ceux dont le souvenir nous rapporte à quelques années en arrière.

M. Gabriel Delanne, notamment, a fait entendre des accents éloquemment exprimés, et tendant à placer l'idée spirite au-dessus de toute tentative ayant pour objet de lui rogner les ailes et de la rendre prisonnière d'une formule exclusive quelconque.

Voici d'autre part le remarquable discours prononcé par M. Camille Chaigneau et que nous reproduisons en entier nous trouvant à la *Vie Posthume* en complète conformité de vue avec les sentiments qu'il exprime :

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous sommes nombreux à prendre la parole ; je serai bref.

Par un heureux concours de circonstances, nous nous trouvons en effet tous réunis autour de ce monument, à quelque famille spirite que nous appartenions.

Il y a quelque temps, la « Société Parisienne » au nom de laquelle j'ai l'honneur de parler cette année, émettait le vœu que les principales sociétés spirites convinssent de s'entrevisiter à certaines époques périodiques, non point dans le but de faire disparaître cette variété de points de vue qui est la vitalité même du spiritisme, mais pour établir des échanges d'idées en même temps que des rapprochements de

personnes. Quelque chose d'analogue à ce vœu se trouve réalisé aujourd'hui pour un instant, et nous devons nous en féliciter, car il est un point sur lequel nous ne pouvons qu'être tous solidaires : en face des négateurs de la survivance et de la manifestation des survivants, nous sommes unanimes pour une affirmation catégorique, d'ordre expérimental et positif.

Je crois même que nous sommes unanimes sur d'autres points encore ; mais celui que je viens d'énoncer est suffisamment essentiel déjà, pour qu'une attestation en masse apportée à son sujet constitue un des phénomènes sociologiques les plus marquants de notre époque. A la veille du mouvement international que l'Exposition prochaine va faire affluer à Paris, on peut en effet se demander si le moment n'est pas venu de provoquer un formidable témoignage auquel tous les spirites et « spiritualistes » de toutes les parties du monde pourraient prendre part, témoignage collectif dont la force de projection serait d'autant plus grande, que l'on aurait mieux, pour cette imposante manifestation, écarté tous les sujets de divergence. Ce serait peut-être là le meilleur mode d'action pour que le spiritisme fit enfin sa trouée.

Est-ce à dire que les uns et les autres nous devions jeter un voile sur nos conceptions et nos tendances ? Certes non. Ce serait là sacrifier cette variété touffue dont je parlais tout à l'heure, et qui est la plus belle preuve de vitalité du spiritisme. (Comment en effet mieux établir la réalité du fait spirite, qu'en le montrant étayé par le témoignage des penseurs les plus divers, indépendant par conséquent de toute idée préconçue ?) Seulement, sur ce fond de variété, qui peut être entre nous l'objet des discussions les plus intéressantes, les plus passionnées même, il est possible de détacher, en un saisissant relief, la matière d'une commune et gigantesque affirmation.

C'est là un *modus vivendi* dont la « Société Parisienne » a fait l'expérience, et qui, s'il était pratiqué sur une grande échelle par la généralité des spirites, pourrait donner d'importants résultats, car il sauvegarde à la fois la liberté de chacun et l'action de la collectivité.

Je ne crois point qu'Allan-Kardec, dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, se plaindrait de notre travail, si, détachant de son œuvre une partie essentielle et incontestable, nous unissions tous nos efforts pour concourir au triomphe de ce point fondamental. Je sais bien qu'aux yeux de plusieurs, son plus grand mérite est d'avoir édifié sur cette base une doctrine qui offre sa réponse aux plus vives préoccupations de l'Humanité. Personnellement je suis loin d'être antipathique à une si belle ambition : J'y répugne si peu que j'applaudis à tout effort nouveau qui tend à apporter une réponse de plus en plus juste et irré-

prochable à ces légitimes préoccupations. Mais, à notre époque de libre pensée, les doctrines — je parle des doctrines empreintes de rationalisme — sont comme les flots de la marée montante ; elles viennent toutes du même fond de la réalité, mais en se surpassant les unes les autres à mesure qu'elles se succèdent ; aucune d'elles ne représente le progrès absolu, et seul l'incessant enchaînement de leurs vagues peut être considéré comme l'image du progrès. En période de libre pensée, les doctrines sont dans un perpétuel état de mobilité et d'évolution, — tandis que le phénomène moteur dont elles procèdent offre un point de repère sur lequel peuvent se fixer les esprits les plus dissemblables. Or, en spiritisme, le phénomène initial qui soulève toutes ces poussées de perfectionnement philosophique, c'est la manifestation de ceux que l'on appelle les morts et qui viennent prouver à quel point ils sont des vivants.

Oh ! la belle conquête, si à nous tous, spirites de tous les peuples — et j'entends aussi ceux qui s'intitulent « spiritualistes » dans la même acception — nous pouvions imposer à l'attention du monde les faits si remarquables, si féconds, que nous n'avons pas jugés indignes de notre étude ! Le matérialisme néantiste n'a que trop fait ses preuves ; il réclamait trop d'abnégation pour se maintenir à la hauteur où ses austères philosophes avaient entrepris de l'élever. Et voici que se détent l'effort surnaturel qu'il avait exigé de l'Humanité. Le matérialisme néantiste semble toucher à la faillite. Cela est si vrai que la perspective d'un retour à la tutelle sacerdotale n'inspire plus au peuple la même horreur, ou tout au moins la même défiance qu'autrefois. Des symptômes de réaction se manifestent contre les résultats du néantisme, qui, lorsqu'il n'est plus capable de surmener les hommes jusqu'à l'absolu désintéressement, retombe, au milieu de la lassitude générale, dans le désarroi des consciences. C'est, hélas ! le point où nous en sommes ; et l'obscurantisme, qui guette avec impatience cette fatigue de la libre pensée, aurait toute raison de se réjouir et d'escompter une prochaine revanche, si quelque force n'était là, force encore méconnue et bien modeste, force conspuée, honnie, couverte de ridicule dans sa période de germe, et qui pourtant est appelée dans sa période d'éclosion, à sauver l'esprit moderne de ses déviations et de ses défaillances. Cette force, vous l'avez nommée : c'est le Spiritisme. Tout en tenant compte des travaux précis du savant matérialiste, le spiritisme prendra par la main le chercheur de la matière, et sans cesser de le conduire par ses chemins familiers, ceux de l'expérimentation, il l'arrachera au néantisme en le guidant jusqu'au delà de la tombe ; il prendra le positiviste, et, de fait en fait, de preuve en preuve, il

l'amènera jusqu'au seuil d'une nouvelle vie, seuil au delà duquel il n'y a plus d'obstacles pour la conception de l'immortalité. Et ainsi la libre pensée pourra sortir encore une fois victorieuse de l'apparente impasse où elle se débat ; et les hommes du passé en seront pour leur courte joie. Oui, grâce au spiritisme, que l'esprit moderne finira bien par reconnaître pour son meilleur auxiliaire, le peuple, fatigué de la perspective du néant, échappera au danger d'une oscillation rétrograde, à une rechute atavique vers le vieux dogme et ses représentants.

Grande et belle est cette tâche, et urgente si jamais. Voilà pourquoi il est important de rechercher le plus sûr terrain de propagande. A la « Société Parisienne », nous pensons que la meilleure méthode est de commencer par mettre en relief un élément fondamental accepté de tous les spirites, et d'en faire l'objet d'une collective et unanime affirmation qui pèse de toute sa masse imposante sur l'opinion publique. Et, puisque nous sommes venus ici de tous les points du spiritisme, j'ai cru bien faire en donnant connaissance de cette manière de voir.

Je ne crois point m'écarter du reste de l'objet de cette réunion. La meilleure façon d'honorer Allan-Kardec n'est-elle pas d'accomplir quelque travail à l'occasion de sa mémoire, et de poursuivre le triomphe de ce rattachement des vivants et des morts, auquel il a consacré sa vie ? Profiter de cette circonstance unique, qui nous rassemble tous, pour échanger fraternellement nos idées, n'est-ce pas faire un bon travail, et utiliser au plus grand honneur de ce vaillant pionnier les quelques instants qui nous réunissent autour de son dolmen ?

Mais, je ne dois pas oublier que j'ai promis d'être bref. Beaucoup d'avis et peu de paroles de la part de chacun, c'est le mieux pour une réunion comme celle-ci. Et, si quelque personne étrangère au spiritisme se trouve parmi nous, elle pourra constater que nous avons peut-être autant d'avis que de têtes sur certaines questions secondaires, que nous divergeons même parfois sur des questions importantes ; mais elle pourra attester qu'il est un point fondamental que nous sommes tous unanimes à affirmer énergiquement : la survivance de l'individualité et la communication des prétendus morts avec les vivants.

Je termine en émettant le vœu qu'il soit fait appel aux spirites et spiritualistes de toutes les nations, pour venir sous le plein soleil de la libre pensée, poser avec nous cette première pierre d'un monde nouveau.

CAMILLE CHAIGNEAU.

Trois jours après la commémoration en l'honneur d'Allan-Kardec, avait lieu, rue Chabanais, 1, la première réunion préparatoire en vue du Congrès. Cinquante-deux délégués se trouvaient présents,

tant Spirites que Spiritualistes, Théosophes, Swedenborgiens, Théophilantropes, etc. Malgré certains points de vue propres à chacune des écoles en présence, tout s'y est passé dans la plus cordiale entente, et l'on y a fait surtout de l'excellente besogne.

Ainsi, à l'unanimité, il a été convenu que le Congrès — qui doit être universel et non particulariste — affirmerait, à l'exclusion de tous autres, ces deux grands principes fondamentaux : 1° *Persistance du moi conscient après la mort ;* 2° *Rapports entre les vivants et les morts.*

Il a été convenu en outre que toutes les questions qui divisent, tant politiques que religieuses, seraient écartées.

La réunion ayant décidé que le 24 avril aurait lieu une nouvelle assemblée dans laquelle serait nommée une commission exécutive, la *Vie Posthume* a prié M. Camille Chaigneau de la représenter. Le Groupe Jean l'a prié, de son côté, de vouloir bien se charger du même mandat.

La commission exécutive nommée le 24 avril se compose de *M. Caminade. — M. J. Papus. — Dr Chazarain. — M. G. Delanne. M. Mongin. — M. P. G. Leymarie. — M. C. Chaigneau. — M. Baissac — M. Warchawsky. — M. Smyth.*

La commission exécutive décide que toutes les adhésions seront reçues jusqu'au 31 juillet prochain, au siège social provisoire : rue Chabanais, 1, local de la *Revue Spirite.*

M. Léon Denis et la « Vie Posthume »

Cher Monsieur et frère en croyance,

Je vous remercie de m'avoir adressé le dernier numéro de *La Vie Posthume*, dont je n'ai pu prendre connaissance qu'assez tardivement, à mon retour d'un voyage.

Vos efforts tendent à constituer, au sein du spiritisme, un groupe positiviste, s'appuyant exclusivement sur les faits et se désintéressant de tout ce qui appartient au domaine de l'hypothèse. Cette manière de voir sera accueillie, non seulement au Congrès, mais d'une façon permanente, par tous vos frères, avec le respect qui est dû à des convictions sincères et éclairées. Les spirites admettent et pratiquent la liberté de penser et de croire.

Plusieurs se rallieront à vos vues. Autre chose serait de vouloir changer l'orientation générale du spiritisme. Sur ce terrain, je crois pouvoir dire que vous ne seriez pas suivi par la majorité de ses adhérents.

Vous considérez l'œuvre d'Allan Kardec comme entachée de dogmatisme et de mysticisme, et dans ces conditions, peu en rapport avec les goûts et les aspirations de notre époque.

Nous devons bien reconnaître cependant que, jusqu'ici, A. Kardec est le seul qui ait groupé, coordonné, les enseignements des esprits, de

façon à leur donner un corps. Sans cette œuvre, le spiritisme au lieu d'être parvenu à l'âge adulte, serait encore dans la période d'enfance et de tâtonnements. A. Kardec a eu, selon nous, cette sagacité, ce sens profond, de ne pas s'attacher à l'enseignement exclusif d'un très petit nombre d'esprits, se manifestant sur un point déterminé, mais de recueillir les données fournies par les invisibles dans les différents milieux spirites, de les comparer et d'en déduire les grandes lignes, les principes généraux de la doctrine.

Tous ceux qui se sont départis de cette méthode et ont versé dans des théories particularistes, n'ont édifié que des œuvres éphémères, sans action sur la marche du spiritisme.

Ainsi a fait Roustaing qui mérite plus justement qu'A. Kardec l'épithète de mystique.

Kardec a combattu avec logique et vigueur les dogmes catholiques. Des chapitres entiers de ses ouvrages, entr'autres du *Ciel et l'Enfer*, de *l'Évangile*, de *la Genèse*, sont consacrés à cette réfutation. Toutefois, on doit avouer que, dans son œuvre, certaines pages ont vieilli, que maintes données ont besoin d'air et de lumière. Par exemple, nous ne pouvons plus admettre un Dieu anthropomorphe, un Dieu horloger, placé en dehors du monde, qu'il aurait créé de toutes pièces et qu'il remonte comme une pendule. Pour nous, Dieu est dans le monde, dont il est l'âme, le principe, éternellement vivant et agissant. La création est continue. Elle se fait au prix des efforts et des travaux de tous les êtres, solidaires les uns des autres et au profit de chacun d'eux. Au lieu d'un univers créé de rien, gouverné par l'arbitraire et la grâce, à la place d'une monarchie absolue, nous voyons, dans l'infini des espaces et des temps, l'immense République des mondes, gouvernée par des lois immuables, au-dessus desquelles plane la Raison ; raison consciente, qui se connaît, qui se possède, et qui est Dieu.

Du reste, nous sommes porté à croire qu'au fond, A. Kardec n'était pas très éloigné de cette notion de l'Univers et de Dieu, sur laquelle il ne s'est pas prononcé d'une façon formelle, se contentant d'affirmer sans chercher à définir. Peut-être, en effet, était-ce ce qu'il y avait de mieux à faire. La notion de Dieu, tout en s'imposant à notre esprit, échappe à l'analyse, au même titre que les notions de l'infini et de l'éternité, notions primordiales, auxquelles nous ne pouvons nous dérober et qui ont ce double caractère de s'imposer et d'être incompréhensibles.

A. Kardec a compris que le sentiment religieux était une force et que, comme les autres forces, il était plus sage de l'utiliser pour le bien de l'humanité et la cause du progrès, en l'éclairant, en le dégageant

des formes, plaisantes ou monstrueuses qu'il a revêtues, que de le proscrire. Et en ceci, nous ne pouvons que l'approuver, car c'est grâce à cet esprit de conciliation, que le spiritisme a pu pénétrer peu à peu dans bien des intelligences obscurcies et fanatisées, arracher bien des âmes au joug des superstitions.

Je ne puis être suspecté de faiblesse ni de partialité envers les Eglises et les cultes matériels, car récemment encore, pour avoir combattu à Lyon l'influence des croyances dogmatiques, j'étais qualifié d'énergumène par une feuille spirite. Mais dans ma carrière de vulgarisateur des doctrines nouvelles, j'ai reconnu que l'humanité n'avait pas moins besoin de l'idéal que du réel. L'idéal est cette intuition du mieux qui nous porte à nous élever au-dessus du visible, du connu, du réalisé, vers des conceptions, vers des formes plus parfaites. C'est, remarquez-le bien, le principe même du progrès. Il est inscrit si profondément dans l'âme humaine, que tous les efforts du positivisme ne sauraient l'effacer. Exploité, faussé par les castes sacerdotales, ce sentiment, si noble, si respectable dans sa source, a certainement produit des abus sans nombre, mais que ne pourrait-on en obtenir, le jour où, redressé, fortifié par la science et la raison, il deviendrait un mobile de perfectionnement individuel et de transformation sociale ?

Car c'est là qu'est tout le problème. Pour améliorer le sort de chacun et de tous, il n'est qu'un moyen : *Se réformer, conformer ses actes au principe de justice immanent dans les choses.* Pour cela, la science positive est insuffisante, il faut encore l'enseignement philosophique et moral qui, du fait, remonte aux causes et dégage les lois, lois dont l'étude révèle une suprême intelligence et une universelle harmonie. Imposer des limites à la pensée, ce serait lui tracer un cercle dans lequel elle s'agiterait en un tournoiement éternel et stérile.

De même que la conscience humaine possède la notion des lois morales, l'intelligence et la raison ont l'intuition des autres lois fondamentales de l'univers. C'est là une révélation permanente, qui se fait par le mystérieux accord de la nature et de l'âme, et qui se poursuit à travers tous les âges du monde. Mais grâce au libre arbitre individuel, nous pouvons, à notre gré, ouvrir ou fermer notre entendement aux voix intérieures.

Si nous consultons les croyances générales des peuples, nous voyons qu'elles s'accordent sur deux points : la vie future et l'existence d'un principe intelligent, ordonnateur et régulateur de l'univers. Cest précisément ce que les religions ont de commun, et on pourrait même ajouter ce qu'elles ont de vrai, car, selon Ch. Fauvety, ce caractère d'universalité peut être considéré comme un critérium de certitude.

Nous partageons sa manière de voir et nous ajouterons que ce qu'il y a de contradictoire dans les religions, est aussi ce qu'il y a de faux, d'exclusivement humain et matériel, les définitions, les dogmes, tout l'appareil des cultes et des mystères.

Les expériences spirites sont venues fournir une base solide à cette croyance à la vie future et la faire passer du domaine de l'hypothèse à celui des faits. Il en sera de même de la notion de Dieu, plus répandue et plus profondément assise dans la pensée de l'homme, le jour où la science, dans sa marche grandissante, aura su écarter les voiles qui lui cachent encore la vérité et discerner, derrière les formes changeantes de la nature, le principe éternel qui leur donne la vie.

En attendant ce jour, ce serait, croyez-moi, une grande faute que de laisser aux Eglises le monopole de l'idée de Dieu. C'est là ce qui fait leur puissance et les maintient debout, malgré les assauts répétés que leur livrent la libre-pensée et la science. Cette résistance à tant d'efforts, cette vitalité inouïe, qui perpétue leur existence à travers les siècles, alors que leurs dogmes, leurs enseignements nous semblent des fossiles exhumés des couches profondes des âges, devraient suffire à nous éclairer, car il y a là une grande leçon. Les Eglises se maintiennent à travers les vicissitudes des temps et les progrès de la pensée, parce que, seules encore, elles sont le refuge des âmes souffrantes, des cœurs déchirés, parce que seules elles répondent à cet instinct de l'être conscient qui le fait rechercher au-dessus des choses passagères, transitoires, relatives de la vie, quelque chose de fixe, d'immuable, d'absolu, en qui il identifie le Bien, le Beau et le Vrai, et vers qui il oriente aux heures sombres, comme le navire oriente sa proue vers le port.

Laisser aux Eglises le monopole de cette idée, c'est assurer à jamais leur domination, particulièrement sur la femme, cette grande puissance sociale, ce levier sans le secours duquel il n'y a pas de transformation possible pour la famille et pour les nations, car ce n'est pas par le positivisme que nous donnerons satisfaction à la femme, toute de cœur et de sentiment.

Nous assistons en ce moment à une évolution dangereuse de l'esprit public. Le dégoût du matérialisme et de ses conséquences, rejette les masses flottantes vers le principe d'autorité et rend possible un retour offensif du cléricalisme. Si nous n'y prenons garde, si nous ne laissons au Spiritisme tous ses moyens d'action, nous pouvons faciliter nous-mêmes, le reflux de tous les errements du passé.

Je n'ajouterai qu'un mot pour clore cette trop longue lettre.

La mission du Spiritisme ne consiste pas à exclure du cœur humain le sentiment religieux et la notion de Dieu, mais plutôt à les laïciser, à

les épurer, à les élever, à les appuyer sur la raison afin d'en faire autant de mobiles de perfectionnement.

Peut-être perdrons-nous ainsi le concours de quelques matérialistes. Chose beaucoup plus importante, nous attirerons à nous la foule de ceux qui ont soif de vérité et d'idéal.

Mais quelle que soit votre opinion sur ce sujet, croyez, cher Monsieur et frère, que nous sommes d'accord sur assez de points, pour que certaines divergences de vue ne puissent nous séparer et que vous me trouverez toujours disposé à marcher avec vous, la main dans la main, à la conquête de destinées meilleures pour nous-mêmes et pour l'humanité.

Veuillez agréer mes salutations cordiales.

LÉON DENIS.

REMARQUES. — La prose de M. Léon Denis est chose toujours digne d'attention et de considération. Aussi, aimons-nous bien à le remercier de nous avoir permis de faire profiter les lecteurs de la *Vie Posthume* de la lettre qu'on vient de lire. Toutefois, regrettons-nous, vu son importance, que la date avancée à laquelle elle nous parvient, ne nous permette pas de donner à ces quelques remarques, forcément hâtives, tout le développement qu'elles exigeraient.

« Vos efforts, nous dit M. Léon Denis, tendent à constituer au sein du spiritisme un groupe positiviste s'appuyant exclusivement sur les faits et se désintéressant de tout ce qui appartient au domaine de l'hypothèse. » Si cette phrase devait s'appliquer à notre « Point d'interrogation » du mois dernier, et que notre honorable correspondant ait cru découvrir dans cet article, que le positivisme que nous défendons étouffait en nous le sentiment de l'idéalité, c'est que sans doute alors nous nous serons mal exprimé.

Nos efforts, et ceux d'ailleurs, de tous les rédacteurs de la *Vie Posthume*, tendent, non à limiter, à rapetisser le champ de l'idéal, mais tout au contraire à l'agrandir, à le déblayer des broussailles mythologiques et autres « mauvaises herbes » mystiques, que les inspirateurs du Livre des Esprits y semèrent en abondance. Notre pensée ne consiste pas davantage à nous claquemurer dans les faits, à nous interdire l'accès des hauts sommets de l'hypothèse et de la libre recherche. Toutefois — et nonobstant le respect que nous inspire l'opinion de M. Ch. Fauvety — les faits constituant, à nos yeux, un critérium de certitude autrement sérieux que le « caractère d'universalité » des religions, niant encore il y a quelques siècles à peine, la sphéricité de la terre et sa course sans fin à travers l'espace, nous nous sommes dit : puisque ce terrain, qu'il est convenu d'appeler les faits — cette preuve tangible, palpable, de l'immortalité — présente suffisamment de surface pour

donner asile à toutes les écoles divergentes, à tous les pionniers de l'idée spiritualiste, pourquoi ne profiterions-nous pas de l'imposante manifestation qui se prépare, du congrès du Centenaire, pour poser sur ce terrain, la première pierre d'une Nouvelle Jérusalem de la véritable libre pensée ?

Superfluité, dira-t-on peut-être, et sans doute aussi M. Léon Denis, puisque d'ores et déjà, affirme-t-il, les spirites « admettent et pratiquent la liberté de penser et de croire. » Cette assertion, très flatteuse assurément, comporte malheureusement tant d'exceptions, que celles-ci pourraient tenir lieu de règle et la règle d'exception. Et d'ailleurs, M. Léon Denis sait aussi bien que nous à quoi s'en tenir à ce sujet. Ne le voyons-nous pas, en effet, quelques lignes plus loin, reconnaître avoir été lui-même qualifié d'énergumène, par une feuille spirite, et cela uniquement pour avoir combattu à Lyon l'influence des croyances dogmatiques ? Personnellement, et sans insister autrement sur les anathèmes de tous genres dont nous avons été l'objet depuis la création de la *Vie Posthume*, nous pouvons bien confier à notre sympathique compagnon de propagande, que, aujourd'hui encore, ici à Marseille, défense nous est faite de nous présenter aux séances d'un groupe assez nombreux — branche locale, croyons-nous, de l'*Union Spirite* de Paris — et cela sous prétexte, paraîtrait-il, que nous serions athée.. Athée ! Qu'est-ce que ce mot peut bien vouloir dire ? Si l'on est athée parce que l'on se trouve amené, par l'effet d'une évolution dans les idées, qui est la loi même du progrès, à déserter le dieu les uns des autres, quel est celui qui peut être certain de ne pas l'être un peu ? Athées, dans le passé, les païens niant le Dieu du Judaïsme ; athées, les chrétiens, se montrant négateurs des dieux du Paganisme ; athées, à leur tour, les spirites, à l'égard du Dieu des catholiques ; athée, enfin, M. Léon Denis, lui-même, prenant résolument parti contre le Dieu « anthropomorphe » et « horloger » du Livre des Esprits. Ce n'est pas notre faute, si l'on n'a su, jusqu'ici, présenter à l'adoration des foules que des dieux nains, de simili grandeur et simili puissance. Assez de ces créations imaginaires, de ces ombres trop longtemps projetées sur l'horizon de la pensée, qui bornent et voilent l'idéal des âmes.

« Imposer des limites à la pensée — dit justement M. Léon Denis — ce serait lui tracer un cercle dans lequel elle s'agiterait en un tournoiement éternel et stérile. » Et c'est bien aussi parce que telle est absolument l'expression de nos convictions, que nous ne nous expliquons guère la conception d'une limite, si lointaine soit-elle, qui, sous le nom de RAISON, RAISON CONSCIENTE, QUI SE CONNAIT, QUI SE POSSÈDE, ET QUI EST DIEU, planerait « au-dessus des lois immuables » gouvernant « l'immense République des mondes. »

Une Raison *individualisée*, comme celle dont il paraît être ici question, voulante et agissante, occupant et ayant occupé de toute éter-

nite, le faite suprême de la toute puissance, de la sagesse et du savoir, sans que jamais elle ait connu ni l'effort, ni la lutte, ni la souffrance, une phénoménalité d'une telle invraisemblance, une telle Raison-prodige, la nôtre, trop chétive, ne peut la concevoir. Elle est trop exclusivement humaine, notre raison, trop passionnément égalitaire, pour ne pas répugner à l'idée que, soit dans les cieux comme sur terre, il puisse y avoir trace d'une personnalité quelconque, d'un atome quelconque, qui ne seraient pas tributaires de ces deux grandes lois primordiales, éternelles, qui sont la loi de Solidarité et la loi de Progrès — Solidarité universelle, progrès sans arrêt.

Pour n'être pas encore le nôtre, il n'est pourtant pas douteux que le Dieu philosophique et en quelque sorte honorifique de M. Léon Denis, est de beaucoup plus acceptable que celui des religions en général et du catholicisme en particulier dont le Dieu d'Allan Kardec fut le frère Siamois plus compatissant. Mais il arrive, hélas ! — toujours comme pour les frères Siamois — que l'agonie de l'un peut-être considérée comme le signe précurseur de la fin prochaine de l'autre.

Le sentiment religieux — ce mot conservant l'acception consacrée par l'Eglise — est une force sans doute, et Allan Kardec, en le comprenant ainsi, a vu juste. Toutefois il s'est mépris, selon nous, sur la nature et le sens de cette force. Il est une force, ce sentiment, comme une digue est une force, comme un frein est une force. Et c'est pourquoi, contrairement à M. Léon Denis, estimons-nous que les spirites agiraient sagement et prudemment en abandonnant aux Eglises retardataires le monopole de cette force compressive et l'idée d'un Dieu antipathiquement autoritaire. Peut-être bien perdraient-ils ainsi le concours de quelques anthropomorphistes endurcis et endormis. Par contre ils s'assureraient les sympathies autrement fécondes des phalanges avancées de l'idée socialiste et humanitaire.

Tant que la flamme pure des saints enthousiasmes, en 89, brûla dans les âmes, il fut admis que, quelle que fût sa nationalité, quiconque se vouait à l'affranchissement de ses semblables, méritait par là même d'être honoré du titre de citoyen français. Que les spirites s'inspirent des mêmes principes ; qu'ils sachent reconnaître comme leurs frères les plus dignes, et combattant pour la même cause sainte, tous les cœurs généreux, toutes les nobles âmes que les peuples soi-disant civilisés pourchassent comme des bêtes fauves pour les punir d'avoir voulu faire pénétrer dans l'atmosphère étouffante où l'humanité marche à tâtons, un peu plus de lumière qu'ils appellent justice, un peu plus d'air qu'ils nomment liberté.

Tel est notre sentiment religieux, à nous, tel est le nouvel évangile, exclusivement fait d'amour, de progrès et d'idéal humains, que nous

ne voudrions nous lasser de prêcher et de répandre s'il nous était donné de posséder le beau talent de parole d'un Léon Denis.

M. G.

Un jeune poète et littérateur de nos amis, M. Etienne Bellot, déjà avantageusement connu dans diverses feuilles avancées, politiques et littéraires, auxquelles il collabore, et où ses qualités exubérantes de sève et de vitalité sont fort appréciées, nous ayant offert — attiré qu'il est par les horizons nouveaux qu'il entrevoit dans le libre spiritisme — de se charger de l'analyse du récent ouvrage de propagande spiritualiste que M. Léon Hennique vient de publier sous le titre de : *Un Caractère*, nous nous sommes fait un plaisir d'accepter avec empressement son offre obligeante.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Comme au lendemain d'un combat meurtrier les batailleurs de la veille vont sur le champ de carnage reconnaître leurs morts et s'enquérir des défunts de qualité qui ont roulé dans les eaux noires de l'Achéron et du Styx, le Spiritisme-positiviste pourra, lui aussi, jouir d'aise en contemplant le corps de ceux qui expirèrent sous ses coups, d'accord en cela avec Swedenborg qui dit quelque part qu'il est une ennemie dont le corps sent toujours bon : Cette ennemie c'est l'erreur.

Certes, il faudra bien des efforts, noircir bien des pages avant de déraciner le vieil arbre qui produit encore tant de charlatans politiciens, sceptiques et négateurs. Mais les spirites de la libre école ne désespèrent pas de la victoire et vont de l'avant, laissant aux attardés de notre siècle de décadence, les nuées du pessimisme, les lymphes du doctrinarisme, les mythes de l'indifférence. Appuyant leur méthode, cuirassée de triple airain, sur des faits scientifiquement observables, ils marchent sans crainte, ne laissant pas leurs cerveaux se décolorer par les chloroses du mysticisme. Si la foule appartenait à ceux qui ont les idées généreuses, à ceux qui font vibrer le cœur humain, palpiter la raison humaine, le spiritisme posiviste serait à l'heure qu'il est déjà populaire ; mais il n'en est rien encore, bien que le public commence à se lasser des niaises rengaines et des stupides calembredaines, expression logique de l'insensélsme et de la dévote crédulité. Il n'est donc pas surprenant que la jeunesse studieuse et pensante évolue vers le spiritisme, ce soleil levant et déjà resplendissant, grâce auquel on peut être désormais certain qu'un jour viendra où l'humanité, enfin éclairée, ne marchera plus à tâtons dans ce labyrinthe obscur et troublant qu'on appelle la vie.

Cette philosophie nouvelle, dont l'essor semble s'accroître en raison des obstacles, et contre laquelle se sont brisées déjà tant de plumes fines et railleuses, nous apparaît comme la plus propre à hâter la marche du progrès et à entraîner l'humanité à la conquête de l'avenir, détrônant les dogmes et les castes tout comme le Christianisme culbuta le Judaïsme.

Une nouvelle preuve de la vitalité de ce principe, nous la trouvons dans le mouvement inauguré par quelques romanciers réalistes très en vue, qui n'hésitent pas à faire intervenir les faits spirites dans leurs œuvres et ne craignent pas de déclarer avoir trouvé là une source féconde et un filon inépuisable.

Telle est aussi la pensée de M. Léon Hennique, qui vient de faire paraître une œuvre puissante, ténue, qui laisse bien loin derrière elle les romans de basses intrigues, les observateurs de vulgarités, les romanciers bourgeois de la décadence bourgeoise. UN CARACTÈRE (1), tel est le titre de cette œuvre qui appartient désormais à la propagande spirite par le souffle philosophique qui la pénètre et la vivifie. Cette tendance de plus en plus marquée vers le spiritisme n'échappe plus à personne ; elle ouvre de larges et nouveaux horizons à la pensée et reste une des plus larges voies ouvertes au roman moderne.

M. Léon Hennique, qui est un des habitués de *Médan*, un écrivain de marque, a pu se convaincre que le naturalisme a bien disséqué notre époque, mais ne nous a pas donné un frisson nouveau, des sensations nouvelles. Les écrivains de talent qui se sont égarés dans cette école, la désertent maintenant, ayant pu se persuader que, analyser les faits de la matérialité brutale est du métier, mais non pas de l'Art, par la raison que le connu n'éveille pas l'esprit chercheur. M. Léon Hennique, lui, appartient désormais à cette phalange d'écrivains modernes qui combattent en faveur de l'esthétique spiritualiste, convaincus qu'ils sont que le naturalisme scientifique et le naturalisme dans l'Art, sont deux fléaux également redoutables pour l'avenir de l'humanité. Nous approuvons cette tendance et voilà pourquoi nous voulons parler longuement de l'œuvre de M. Léon Hennique.

Le roman de M. Hennique est puissant et fort. On sent à la lecture l'écrivain de race, maître de sa plume, observateur passionné de tout ce qui vit et souffre. Il sculpte de hauts reliefs, de ravissantes créations avec son coloris mystique et sa palette idéale, dont le pinceau paraît avoir des bondissements sublimes. Il s'écarte avec raison des sentiers battus et cherche son inspiration dans la vie des choses, dans l'idéalisation de l'âme, où règne le tabernacle de la pensée terrassant le terre-à-terre phraséologique.

Essayons de donner une analyse de ce roman, qui est inanalysable dans sa vigoureuse beauté, autant que le sont les sourires de l'aurore, les rosées du crépuscule.

L'action se passe à Juvigny, dans l'Aisne, demeure seigneuriale du Marquis Agénor de Cluses, le principal personnage du roman. Son enfance est d'abord douloureusement malmenée par sa sensibilité et son nervosisme. Très jeune encore il perd sa mère, qu'il chérissait d'une façon toute idéale. Cette perte laisse dans son esprit une empreinte mélancolique, une étrangeté de caractère, qui donne à ses pensées une aigreur invincible. Puis son père se fracasse le crâne en tombant de cheval, quelques jours avant de mettre un terme à son veuvage, circonstance à propos de laquelle le père et le fils échangent des regards moins que gracieux. La mort de son père le laisse seul, livré à lui-même, ayant pour conseiller un abbé Robiquet, qui le maintient dans les rigoureux principes de la légitimité, par tradition de famille. Le jeune marquis prend la courageuse résolution de s'enfermer chez lui et de consacrer toute sa vie aux douceurs de l'étude. Il se tient parole. Mais si l'indépendance n'existe pas, l'existence est rava-

(1) Chez les éditeurs Tresse et Stock. Prix : 3 fr. 50.

gée par les contre-temps, souvent par le malheur ; ce sont des petits faits pressés dans leur exiguïté, de telle sorte qu'on ne sait vraiment comment les heures passent, invariablement tristes, les unes mornes, les autres coléreuses, toutes fatiguantes pour quiconque aime, pense et s'enorgueillit de la petite bête que nous avons dans le cœur.

Ainsi, le malheur plane et s'acharne sur la tête du jeune marquis. La mort, cette tigresse aux dents d'acier, toujours inassouvie, lui porte encore un coup fatal et décisif : elle lui enlève son compagnon de souffrance et de cœur, l'abbé Robiquet. Le vénérable abbé succombe aux émotions que lui donne le marquis et meurt en lui serrant la main dans le parc, au sein de la flore estivale.

Cette scène est magistralement tracée, bien *vécue*, le frisson de la sensation vous prend le cœur, l'ouvre et le fouille. Quinze jours après la mort de l'abbé, le marquis est à Paris, sur les conseils de son tuteur, le comte de Montégrier, qui le dissuade de vivre en solitaire et en penseur. Le comte de Montégrier est bien le type du soldat, mettant toujours de l'égoïsme dans ses relations, de bas calculs dans ses actes et ce je ne sais quoi qui lui donne un air de brute dont il a certainement toute l'âme.

Il est présenté par le comte à sa femme et sa fille qui lui font un accueil cordial, empressé même. Le jeune marquis reçoit le coup de foudre dont parlent les poètes en s'éprenant de la fille, qui se rend bien compte que le désir n'est pas la possession, que l'amour n'est pas dans le désir seulement. Quelques jours après, donnant un coup de canif dans les convenances écornant les vieilles mœurs, il demande sa fille en mariage au comte, qui la lui accorde avec une pointe de refus, pour la forme seulement. Au fond, il en est heureux le vieux *brisquard* ; cela rentre dans son calcul. Le mariage a lieu sans retard, et les époux vivent dans l'intimité délicieuse de deux âmes se comprenant et s'aimant. Nouvelle morsure du destin : La femme du marquis meurt en donnant la lumière du jour à une charmante créature, une fille, qui vivra, mais que le marquis n'aimera pas, parce que dans son égoïsme d'amoureux, il voudrait qu'elle ressemblât à sa femme. Son chagrin est au paroxisme, et l'éducation de sa fille ne le touche que médiocrement. Il s'enferme dans sa tour d'ivoire et ne pense qu'à noyer sa tristesse dans l'étude, où la pensée se cristallise, tout en songeant à la trépassée.

Soudain le marquis entrevoit un être immatériel qu'il reconnait être sa femme. Il croit rêver et veut se convaincre lui-même qu'il n'est pas fou, et il y arrive, grâce à l'intervention du chevalier de Caristy, qui déclare avoir eu la même vision que lui. Cette scène est merveilleuse.

L'âme de sa femme lui apparait plusieurs fois dans les formes qu'indiquent les spirites. Un soir, elle se présente l'esprit troublé, elle vient lui dire *adieu* pour la dernière fois, ajoutant : *une fille de Berthe va naître.... Je ne m'appartiens plus !* Cette déclaration fait comprendre au marquis que l'âme de sa femme va se réincarner dans le corps de sa petite-fille ; et au comble de la joie, il reconnait en effet dans les yeux et le profil de l'enfant nouveau-née les traits de celle qu'il a tant aimée.

Puis Laure devenant grande, le marquis demande à sa fille et à son gendre la faveur de se charger de son éducation ; ceux-ci consentent et repartent pour Paris où les appellent leurs affaires spéculatives.

Le marquis de Cluses se fait vieux, passe rapidement le seuil de la

jeunesse, accomplissant son cycle sur le thème d'une variation infinie. Les manifestations d'outre-tombe ont un peu entaché son esprit de mysticisme, et il ne vit que par sa petite-fille, en laquelle il reconnait maintenant la voix douce et le regard caressant de la marquise.

Sa vie roule donc insondable sous la pensée magique qui le fait l'esclave de sa femme, dont il a l'âme sous la main.

Puis une terrible catastrophe vient encore le frapper dans sa quiétude : son gendre est entré à la cour de l'empereur, ce que le vieux marquis considère, en sa conscience pure, en sa naïveté bornée, comme une trahison. Grandes colères, terribles imprécations contre son gendre, qu'il somme de quitter la cour impériale et d'aller s'excuser à Frohsdorf. Le gendre répond à cette invitation par une fin de non recevoir, et chose aggravante, en intimant à Laure le devoir de réintégrer dans le plus bref délai le domicile paternel. Ici ont lieu des scènes d'un pathétique navrant, entrecoupées de sanglots et de pleurs. Le marquis voudrait partir à l'étranger avec sa petite-fille, pour ne pas la quitter, mais elle, par son enveloppement magnétique, force son grand-père à observer les lois de la famille. La jeune fille s'héroïse, domine les sanglots qui lui déchirent l'âme pour ne pas attrister son grand-père, et part rejoindre ses parents.

De Paris, elle écrit tous les jours au marquis, lui détaillant minute par minute, ses impressions, ses désirs, ses tendresses. Puis les lettres n'arrivent plus ; le marquis est désolé de n'avoir plus de ses nouvelles. Il écrit lettre sur lettre sans réponse. Il croit que Laure l'a oublié, et c'est dans cet état d'esprit qu'il reçoit une lettre des parents de Laure lui annonçant une grave maladie. Il part aussitôt, et il arrive juste pour embrasser Laure au moment où la mort lui enlève le dernier souffle de vie.

Là finit le roman, rehaussé en ses dernières scènes, par la désincarnation de Laure, dont le mystère funèbre semble descendre lentement des cieux comme un crépuscule empourprant l'horizon, et prouvant la survivance de l'être.

Concluons : Si l'art est la nature vue à travers un tempérament, on peut dire que les impressions littéraires varient selon les milieux, tout comme les impressions musicales ou philosophiques. Il faut avouer que la réalité modifiée dans l'homme va au-delà du réel, puisque rien n'est vain, pas même le désir, pas même le rêve dans la fécondation de l'idéal.

Voilà pourquoi nous applaudirons toujours les *jeunes* prenant hardiment le taureau par les cornes, et cherchant, au lieu de s'incliner devant les caprices de la foule, à l'élever à la hauteur des conceptions artistiques. L'art comme la philosophie est un sommet et non une plate-forme accessible à tous. Le rêve et le mysticisme n'ont-ils pas leur part de réalité ? Sous prétexte que la foule n'est pas initiée aux sciences occultes, immatérielles, ne faut-il pas en parler ? ne faut-il pas les mettre en opposition avec les matérialités du réalisme, avec la maladivité des sceptiques voltairiens ?

L'avenir jugera. — Pour le présent nous devons nous efforcer de faire évoluer les cerveaux en ce sens, d'exhorter les jeunes écrivains à ne pas nous juger avant de nous avoir compris, et alors nous aurons raison des obstacles dont le temps seul triomphe.

Etienne Bellot.

Le Directeur-Gérant : Mme George.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, 3 et 5